

Stop-Loss
Prisonniers de la Nation
Stop-Loss, États-Unis 2008, 113 minutes

Maxime Belley

Numéro 254, mai-juin 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58942ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belley, M. (2008). Compte rendu de [Stop-Loss : prisonniers de la Nation / *Stop-Loss*, États-Unis 2008, 113 minutes]. *Séquences*, (254), 42–42.

STOP-LOSS

Prisonniers de la Nation

La guerre est une chose difficile à vivre. Même de retour au foyer, elle vous suit, vous hante : elle vous a marqué au fer rouge au point d'y avoir transformé votre identité. Les soldats donnent ainsi corps et âme à leur nation, pour une cause qui, fréquemment, dépasse leur entendement. Même une fois que vous êtes convaincu d'avoir fait votre temps, d'avoir assez donné à votre pays, il se peut que la mère patrie ne partage pas cette opinion...

MAXIME BELLEY

L'auteur commence ce film engagé à Tikrit, en Iraq, où le sergent Brandon King (Ryan Phillippe) et quelques-uns de ses soldats seront victimes d'une attaque armée de la part de résistants locaux. Cette agression évoluera rapidement en une poursuite qui mènera ces recrues américaines dans les rues étroites et hasardeuses de la ville, puis boom ! C'était un piège, une embuscade. D'un réalisme remarquable, cette portion du film fera preuve d'une mise en scène juste et fondée sur des éléments communs de ce conflit épouvantable qui perdure depuis des années. Le tout démontrera avec adresse les dangers d'une guerre où la ligne séparant l'ennemi du civil est pour ainsi dire invisible. La paranoïa fait partie intégrante de la vie militaire : c'est d'ailleurs une nécessité car le danger semble omniprésent. Très immersif, ce segment va droit au but et enseigne que même avec l'avantage technologique et la coopération serrée, il demeure difficile d'éviter le bain de sang dans cette guerre injuste.



La réadaptation à la vie normale

Stop-Loss observe adéquatement les abus et injustices provoqués par le projet ambitieux du gouvernement de Georges W. Bush.

Heureusement pour eux, les soldats survivants entreront en permission peu après l'incident, ce qui leur permettra un retour au foyer bien mérité. Pour le sergent King, accueilli en héros, la guerre est finie. Après plus de 150 missions

accomplies sans protestation, son service arrive à terme dans quelques jours. Le retour est donc définitif... du moins, c'est ce qu'il y a d'inscrit sur papier. Mais il frappera ici un mur de briques qui brisera ses ambitions, car dans l'armée américaine, la différence entre papier et réalité, en temps de guerre, peut se faire aussi contrastante que celle entre vie et mort. **Stop-Loss** se concentre donc fermement sur cette dimension dont le film porte le nom : les soldats « stop-lossed ». Suite à la demande de l'état-major ou d'une instance supérieure telle que la présidence, on rompt l'arrêt d'un militaire afin de le renvoyer au front, et ce, sans qu'il puisse prendre part à la décision. Une majorité des recrues touchées par cette injustice, on s'en doute, vont tenter la désertion. Mais puisqu'un sénateur a confié à King, lors de son retour héroïque, qu'il serait prêt à lui rendre service en tout temps, le sergent fuira par tous les moyens du Texas vers Washington D.C., dans le but de faire réviser, avec son aide, l'ordre qui vient engloutir sa vie et ses projets. Ici semble résider son seul espoir.

Stop-Loss observe adéquatement les abus et injustices provoqués par le projet ambitieux du gouvernement de Georges W. Bush. Par exemple, lorsque le retour au pays s'effectue, Peirce nous fera voir la réadaptation des soldats à la « vie normale ». Ces derniers sont parfois si différents que famille et amis éprouvent des difficultés à les reconnaître. De plus, nous verrons comment le potentiel de jeunes gens se trouve perdu dans ce conflit impérialiste. À ce sujet, il y aura cette scène où le frère d'armes de King, grièvement blessé dans l'embuscade initiale, gardera espoir malgré son visage défiguré, sa double amputation et la perte de ses yeux. Cette partie émouvante et dure à supporter révélera une force discursive déroutante.

De façon générale, **Stop-Loss** peut décevoir ceux qui s'attendaient à plus de la part de l'auteure de **Boys Don't Cry**. Toutefois, le message principal passe sans embrouille et nous porte à réfléchir sur le protocole militaire souvent méprisable de notre voisin du sud. L'ennemi n'est donc pas nécessairement celui que ce gouvernement pointe : il est tout autant derrière les lignes, dans les rues et les bureaux, mais surtout, à la présidence. Les soldats américains ne sont ainsi rien de plus qu'une propriété gouvernementale, un bien matériel sans parole, exploité et disposé selon les besoins et la volonté de cette superpuissance qui, à chaque pas, se fait de nouveaux ennemis.

■ États-Unis 2008, 113 minutes — **Réal.** : Kimberly Peirce — **Scén.** : Mark Richard, Kimberly Peirce — **Mont.** : Claire Simpson — **Mus.** : John Powell — **Son** : Danny Michael — **Dir. art.** : Peter Borck — **Cost.** : Marlene Stewart — **Int.** : Ryan Phillippe (Brandon King), Abbie Cornish (Michelle), Channing Tatum (Steve), Joseph Gordon-Levitt (Tommy) — **Prod.** : Kimberly Peirce, Mark Roybal, Scott Rudin, Gregory Goodman — **Dist.** : Paramount.